Petits poèmes lycanthropes, 1er juin 1866

Auteur : Baudelaire, Charles

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

La Fausse Monnaie, Le Diable

Citer cette page

Baudelaire, Charles, Petits poèmes lycanthropes, 1er juin 1866, 1866-06-01

Site *Édition numérique des poèmes en prose de Baudelaire*
Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/ProseBaudelaire/items/show/48

Informations sur le texte

Titre des textes

- « La Fausse Monnaie »
- « Le Diable »

Nombre de textes2
Pagination des textesp. 494-497
Date1866-06-01
Date exacte de la publication1er juin 1866
Lieu de publicationParis

Texte

Transcription diplomatique

PETITS
POEMES LYCANTHROPES

I

LA FAUSSE MONNAIE

Comme nous nous éloignions du bureau de tabac, mon ami fit un triage de sa monnaie ; dans la poche gauche de son gilet il glissa de petites pièces d'or ; dans la droite, de petites pièces d'argent ; dans la poche gauche de sa coulotte, un paquet de gros sous, et enfin, dans la droite, une pièce d'argent de deux francs qu'il avait particulièrement examinée. « Singulière et minutieuse répartition ! » me dis-je en moi-même.

Nous fîmes la rencontre d'un pauvre qui nous tendit sa casquette en tremblant. Je ne connais rien de plus inquiétant que l'éloquence muette de ces yeux suppliants, qui contiennent à la fois, pour l'homme sensible qui sait y lire, tant de soumission et tant de reproches. J'ai vu quelque chose approchant cette profondeur de sentiment compliqué, dans les yeux larmoyants des chiens qu'on fouette.

L'offrande de mon ami fut beaucoup plus considérable que la mienne, et je lui dis : « Vous avez raison ; après le plaisir d'être étonné, il n'en est pas de plus grand que celui de causer une surprise. »

« C'était la pièce fausse, » me répondit-il tranquillement, comme pour se justifier de sa prodigalité.

Mais dans mon misérable cerveau, toujours occupé à chercher midi à quatorze heures (de quelle fatigante faculté la nature m'a fait cadeau !), entre soudainement cette idée qu'une pareille conduite, de la part de mon ami, n'était légitimable que par le désir de connaître ou de préjuger les conséquences diverses, funestes ou autres, que peut engendrer une pièce fausse dans la main d'un pauvre.

Ne pouvait-elle pas se multiplier en pièces vraies ?

Ne pouvait-elle pas aussi le conduire en prison ?

Un cabaretier, un boulanger par exemple, allait peut-être le faire arrêter comme faux-monnayeur, ou comme propagateur de fausse monnaie. Tout aussi bien la pièce fausse serait peut-être, pour un spéculateur heureux, le germe d'une richesse de quelques jours.

Et ainsi ma fantaisie allait son train, prêtant ses ailes à l'esprit de mon ami, et tirant toutes les déductions possibles de toutes les hypothèses possibles.

Mais celui-ci rompit brusquement ma rêverie en reprenant mes propres paroles, presque aussi fidèlement que l'imbécile Pandore répondant au légendaire brigadier : « Oui, vous avez raison ; il n'y a pas de plaisir plus doux que de surprendre un homme en lui donnant plus qu'il n'espère. »

Je le regardai dans le blanc des yeux, et je fus épouvanté de voir que ses yeux brillaient d'une incontestable candeur. Je vis alors clairement qu'il avait voulu gagner à la fois quarante sols et le cœur de Dieu ; emporter le paradis et faire des économies ; bien mieux encore, ne rien dépenser, c'est-à-dire donner ce qui ne valait rien, ou, en d'autres termes, attraper gratis un brevet de charité.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/ProseBaudelaire/items/show/48

Je lui aurais presque pardonné le désir de la criminelle jouissance dont je le supposais tout à l'heure capable ; j'aurais trouvé curieux, singulier, qu'il s'amusât à compromettre les pauvres ; mais je ne lui pardonnerai jamais l'ineptie de son calcul.

On n'est jamais excusable d'être méchant ; mais il y a quelque mérite à savoir qu'on l'est.

Et le plus irréparable des vices est de faire le mal par bêtise.

II

LE DIABLE

Hier, à travers la foule du boulevard, je me sentis frôlé par un être mystérieux que j'avais toujours désiré connaître, et que je reconnus tout de suite, quoique je ne l'eusse jamais vu.

Il y avait sans doute chez lui, relativement à moi, un désir analogue ; car il me fit, en passant, un clignement d'œil significatif, auquel je me hâtai d'obéir.

Je le suivis attentivement, et bientôt je descendis derrière lui dans une demeure souterraine, éblouissante, où éclatait un luxe dont aucune des habitations supérieures de Paris ne pourrait fournir un exemple approximatif. Il me parut singulier que j'eusse pu passer si souvent à côté de ce prestigieux repaire, sans en deviner l'entrée.

Là régnait une atmosphère exquise, quoique capiteuse, qui faisait oublier presque instantanément toutes les fastidieuses horreurs de la vie ; on y respirait une béatitude sombre, analogue à celle que durent éprouver les mangeurs de lotus, quand, débarquant dans une île enchantée, éclairée des lueurs d'une éternelle après-midi, ils sentirent naitre en eux, aux sons assoupissants des mélodieuses cascades, le désir de ne jamais revoir leurs pénates, leurs femmes, leurs enfants, et de ne jamais remonter sur les hautes lames de la mer.

Il y avait là des visages étranges, d'hommes et de femmes, marqués d'une beauté fatale, qu'il me semblait avoir vus déjà à des époques et dans des pays dont il m'était impossible de me souvenir exactement, et qui m'inspiraient plutôt une sympathie fraternelle que cette crainte qui nait ordinairement de l'aspect de l'inconnu. Si je voulais essayer de définir d'une manière quelconque l'expression étrange de leurs regards, je dirais que jamais je ne vis d'yeux briller plus énergiquement de l'horreur, de l'ennui et du désir immortel de se sentir vivre.

Mon hôte et moi, nous étions déjà, en nous asseyant, de vieux et parfaits amis. Nous bûmes outre mesure de toutes sortes de vins extraordinaires, et chose non moins bizarre, il me semblait, après plusieurs heures, que je n'étais pas plus ivre que lui.

Cependant le jeu, ce plaisir surhumain, avait coupé à divers intervalles nos fréquentes libations, et je dois dire que j'avait joué et perdu mon âme, en partie liée, avec une insouciance et une légèreté héroïques.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/ProseBaudelaire/items/show/48

L'âme est une chose si impalpable, si souvent inutile, que je n'éprouvai, quant à cette perte, qu'un peu moins d'émotion que si j'avais égaré, dans une promenade, ma carte de visite.

Nous fumâmes longuement quelques cigares dont la saveur et le parfum incomparables donnaient à l'âme la nostalgie de pays et de bonheurs inconnus, et enivré de tous ces délices, j'osai dans un accès de familiarité qui ne parut pas lui déplaire, m'écrier, en m'emparant d'une coupe pleine : « À votre immortelle santé ! »

Nous causâmes aussi de l'univers, de sa création et de sa future destruction ; de la grande idée du siècle, c'est-à-dire du progrès, et de la perfectibilité, et, en général, de toutes les formes de l'infatuation humaine.

Sur ce sujet-là, Son Altesse ne tarissait pas en plaisanteries légères et irréfutables, et elle s'exprimait avec une suavité de diction et une tranquillité dans la drôlerie que je n'ai vues dans aucun des plus célèbres causeurs de l'humanité.

Elle m'expliqua l'absurdité des différentes philosophies qui avaient jusqu'à présent pris possession du cerveau humain, et daigna même me faire confidence de quelques principes fondamentaux, dont il ne me convient pas de partager les bénéfices et la propriété avec qui que ce soit. Elle ne se plaignit en aucune façon de la mauvaise réputation dont elle jouissait dans toutes les parties du monde, m'assura qu'elle était, elle-même, la personne la plus intéressée à la destruction de la superstition, et m'avoua qu'elle n'avait eu peur, relativement à son propre pouvoir, qu'une seule fois, c'était le jour où elle avait entendu un prédicateur, plus subtil que le reste du troupeau humain, s'écrier en chaire : « Mes chers frères, n'oubliez jamais, quand vous entendrez vanter le progrès des lumières, que la plus belle des ruses du diable est de vous persuader qu'il n'existe pas ! »

Le souvenir de ce célèbre orateur nous conduisit naturellement sur le sujet des académies, et mon étrange convive m'affirma qu'il ne dédaignait pas, en beaucoup de cas, d'inspirer la plume, la parole et la conscience des pédagogues, et qu'il assistait presque toujours en personne, quoique invisible, à toutes les séances académiques.

Encouragé par tant de bontés, je lui demandai des nouvelles de Dieu, – qui n'a eu ses heures s'impiété ? – surtout en compagnie du diable. Il me répondit, avec une insouciance menacée d'une tristesse ; mais il parla en hébreu.

Il est douteux que Son Altesse ait jamais donné une si longue audience à un simple mortel, et je craignais d'abuser.

Enfin, comme l'aube frissonnante approchait, ce célèbre personnage, chanté par tant de poëtes, et servi par tant de philosophes qui travaillent à sa gloire sans le savoir, me dit : « Je veux que vous gardiez de moi bon souvenir, et vous prouver que moi, dont on dit tant de mal, je suis quelquefois bon diable, pour me servir d'une de vos locutions vulgaires. Afin de compenser la perte irrémédiable que vous avez faite de votre âme, je vous donne l'enjeu que vous auriez pu gagner, si le sort avait été pour vous, c'est-à-dire la possibilité de soulager et de vaincre, pendant toute votre vie, cette bizarre affection de l'ennui qui est la source de toutes vos maladies et de tous vos misérables progrès. Jamais un désir ne sera formé par vous,

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/ProseBaudelaire/items/show/48

que je ne vous aide à le réaliser : vous régnerez sur vos vulgaires semblables ; l'argent, l'or, les diamants, les palais féeriques, viendront vous chercher et vous prieront de les accepter, sans que vous ayez fait un effort pour les gagner ; vous changerez de patrie et de contrée aussi souvent que votre fantaisie vous l'ordonnera ; vous aurez toutes les voluptés, sans lassitude, dans des pays charmants où il fait toujours chaud, et où les femmes sentent aussi bon que les fleurs, et cætera, et cætera… » ajouta-t-il en se levant et en me congédiant avec un bon sourire.

Si ce n'eût été la crainte de m'humilier devant une aussi grande assemblée, je serais volontiers tombé aux pieds de ce joueur généreux pour le remercier de son inouïe munificence. Mais peu à peu, après que je l'eus quitté, l'incurable défiance entra dans mon sein ; je n'osais plus croire à un si prodigieux bonheur ; et en me couchant, faisant encore ma prière par un reste de bonne habitude, je répétais dans un demi-sommeil : « Mon Dieu, Seigneur mon Dieu ! faites que le diable me tienne sa parole ! »

CHARLES BAUDELAIRE.

Analyse

DescriptionPetits poèmes lycanthropes : I : « La Fausse Monnaie », II : « Le Diable ».

Information sur l'édition

Référence bibliographique*Revue du XIXe siècle*
Mentions légalesTexte de Charles Baudelaire : Domaine public
Contributeur(s)Pregnolato, Francesca (édition numérique et transcription)
Notice créée par Francesca Pregnolato Notice créée le 12/01/2023 Dernière modification le 07/08/2024

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/ProseBaudelaire/items/show/48